

Rue de la Victoire Le cirque giratoire de la vie

Élie Castiel

Et au pire on se mariera

Numéro 309, août 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2017). Compte rendu de [Rue de la Victoire : le cirque giratoire de la vie]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 10–11.

Rue de la Victoire

Le cirque giratoire de la vie

*Touche-à-tout disciplinée dans le domaine du cinéma (production, assistance à la caméra, direction artistique, décors et autres), Frédérique Cournoyer-Lessard entre par la grande porte dans le long métrage documentaire, nourrie d'une solide expérience. Elle a fait, entre autres, la direction artistique de **Boost** (2016), le très cool et admirable deuxième long métrage de Darren Curtis, dont nous disions le plus grand bien dans notre site Internet, et dans une entrevue avec le réalisateur.*

ÉLIE CASTIEL

Les courts métrages, **Arrête d'être peur Phantine** (2011) et **Pas, le film qui danse** (2015) sont autant d'ajouts majeurs à un c.v. cinématographique qui s'inscrit dans une nouvelle mouvance québécoise ivre de nouvelles images, qui a le vent dans les voiles et s'annonce à grands pas sans crier gare. Nous sommes prêts à l'accueillir comme c'est le cas à chaque cohorte naissante.

Déjà dans **Pas, le film qui danse**, l'univers de la danse exprimait cet intérêt de Cournoyer-Lessard pour les aspects de la création. Dans **Rue de la Victoire**, elle poursuit plus amplement cette démarche. Mohamed, né en Tunisie, vit de son art, bien ancré dans le monde du cirque. Les enjeux sont d'autant plus abrupts et pourquoi pas, dangereux, qu'il est obligé de s'exiler en France pour parfaire et surtout vivre son art. À ce sujet, le film de Cournoyer-Lessard est un beau poème en mouvement sur la passion, la réalisation de projets fous, parfois même inatteignables. Dans le cas de son personnage-clé, clair comme de l'eau de roche, elle fait de celui-ci un individu d'exception,

tournant les pages d'une existence banale pour les transformer en quelque chose de créatif, certes de lourd à porter, mais selon des convictions bien ancrées depuis l'enfance.

La différence, les différences, c'est bien de cela dont le cinéma québécois d'aujourd'hui se nourrit en partie. En quelque sorte, nous sommes convaincus qu'il s'agit d'une prise de conscience politique qui a à voir avec les gouvernements qui dirigent le monde aujourd'hui, un monde qui ne sait plus où il va et dont les preneurs de décisions tiennent les rênes sans savoir eux-mêmes quelles (bonnes) directions prendre.

Mais **Rue de la Victoire** n'est pas un film politique. Il s'agit d'une incursion personnelle dans le cerveau de la création, dans son chez-soi intime qui permet à tout acte artistique de se développer malgré les imprévus et les accroc. Car le film de Cournoyer-Lessard est aussi un plaidoyer pour la reconnaissance de l'art dans la vie publique, de plus en plus menée par un populisme angoissant et dominant. C'est déjà une déclaration qu'on accueille avec discernement.



PHOTO : Transformer une existence banale en quelque chose de créatif



Dans un sens, il s'agit aussi d'une magnifique et passionnante mise en abyme entre la réalisatrice et son métier et Mohamed, l'artiste *circassien*, tous deux opérant en état d'urgence, ne s'arrêtant pas devant chaque imprévu. Au contraire, allant de l'avant. Dans le cas de Mohamed, le constat est plus dur puisqu'il est issu d'une culture qui ne permet pas ce genre de situations, d'autant plus qu'il est décoré d'un prénom qui le situe dans la sublimité du monde et de la vie. Et c'est là où se dresse la véritable tension du film, agitation, contrainte, divergence que la jeune cinéaste tente d'atténuer grâce à une mise en scène où l'émotion dans l'art de la création est apparente, plus importante que les peurs ou les angoisses. Le film vibre par des moments de pure magie, notamment dans la représentation du corps. Corps athlétique de Mohamed dont le torse nu manifeste une posture altière qui place le spectateur dans un état aérien (ce n'est pas un jeu de mots même s'il s'agit de cirque), le vidant de ses préjugés, de ses anciennes valeurs et traditions (im)morales devant la liberté d'expression et la manifestation du corps.

Car c'est de cela aussi qu'est bâti *Rue de la Victoire*, de sourdes détonations, de moments de tendresse infinie face à l'art qu'on cultive; une expérience cinématographique située sur une corde raide, mais tout aussi souple, rigide, prête à éviter les faux pas. Le titre du film évoque également plusieurs significations dans les vocables «rue» et «victoire», les sommant de se surpasser, d'avancer dans le temps. Puisqu'il est question ici de temporalité, de cet instinct que le documentaire peut défendre avec une certaine retenue et en même temps le suspendre, le temps de caresser la vérité de la vie et la débanaliser.

Mais le retour temporaire de Mohamed dans sa famille transforme *Rue de la Victoire* en un autre film, presque fictionnel,

entrant dans l'intimité interdite d'une famille qui vit selon les règles prescrites et qui, devant la caméra, ne s'épargne pas de désespérer devant le choix de leur fils aimé. Mais avec le temps, on assiste à une sorte de réconciliation que la réalisatrice évoque avec une mélancolie mêlée d'espoir. Face à la télévision, après avoir vu son fils *performer* et obtenir les applaudissements des spectateurs, le père découvre un autre monde, applaudit lui aussi par instinct; simple scène qui secoue nos cordes sensibles car nous finissons par comprendre que tous, nous caressons les mêmes tourments de l'âme, les mêmes rêves, les mêmes vibrations, quelles que soient nos origines.

La caméra respectueuse de Charles-Étienne Pascal impose ainsi sa propre morale. Éthique issue d'un parti pris de l'équipe de tournage qui consiste à rendre chaque moment transparent, initiateur de promesses, celles tenues par le héros de ce conte documentaire magnifique et celles de la cinéaste, proche de son sujet, prenant pleinement conscience du travail qu'implique la mise en scène, un fardeau parfois lourd à porter, mais messenger d'un regard sur les êtres et la vie qui ne peut pas se comparer à autre chose, parce qu'unique, solitaire, intime, et en même temps rassembleur et conciliateur. Ce travail de mise en images, Frédérique Cournoyer-Lessard l'assure avec une volonté de fer, gracieusement, de façon envoûtante, se juxtaposant à la roue du temps de Mohamed, le circassien, comme un globe terrestre qui représenterait le cinéma et sa logique impénétrable, mais rassurante.

★★★★

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2016 – **Durée:** 1 h 05 – **Réal.:** Frédérique Cournoyer-Lessard – **Scén.:** Frédérique Cournoyer-Lessard – **Images:** Charles-Étienne Pascal – **Mont.:** Sophie B. Sylvestre – **Mus.:** Peter Venne – **Son:** Stéphane Bergeron, Sylvain Bellemare, Daniel Capelle, Frédérique Cournoyer-Lessard – **Avec:** Mohamed Dhiaa Gharbi – **Prod.:** Catherine Chagnon, Johanne Bergeron (ACIC) – **Dist.:** Maison 4:3 (anciennement L'Atelier de distribution de films).